



TISSER LA CONFIANCE

DANS LES QUARTIERS POPULAIRES

Un engagement ignoré, un défi politique

TISSER LA CONFIANCE DANS LES QUARTIERS POPULAIRES

Un engagement ignoré, un défi politique



**question
de ville**
association des directeurs
des centres de ressources
de la politique de la ville

PAROLES ET PARCOURS D'HABITANTS

3^e rapport national / novembre 2016 —

UN GRAND MERCI

... aux habitants de :

- Lingolsheim dans le Bas-Rhin,
- Neuilly-sur-Marne en Seine-Saint-Denis,
- Éragny-sur-Oise et Garges-lès-Gonesse dans le Val d'Oise,
- Paris XIII^e,
- Montbéliard, Bavans, Audincourt, Béthoncourt, Étupes, Valentigney, Sochaux, et Grand-Charmont dans l'agglomération du Pays de Montbéliard dans le Doubs,
- Nancy en Meurthe-et-Moselle,
- Folschviller, Hombourg-Haut, Sarreguemines en Moselle,
- Marseille dans les Bouches-du-Rhône,
- Creil dans l'Oise,

... aux représentants des associations et services, aux acteurs du réseau des centres sociaux et des centres de ressources politique de la ville ci-dessous :

Centre social et culturel L'Albatros à Lingolsheim, Centre social Louise Michel à Neuilly-sur-Marne, Centre social Maison de La Challe et Centre social Maison des Dix Arpents à Éragny-sur-Oise, Centre social les Doucettes à Garges-lès-Gonesse, Centre social 13 pour tous à Paris, service politique de la ville de l'agglomération du Pays de Montbéliard, MJC de la Petite Hollande et Maison de quartier Léo Lagrange à Montbéliard, Maison pour tous à Bavans, MJC Saint-Exupéry à Audincourt, Centre social de Béthoncourt, Maison de quartier d'Étupes, Centre social de Valentigney, MJC de Sochaux, Association des œuvres éducatives de Grand-Charmont, Centre social et culturel La Clairière à Nancy, Centre social Marcel Martin à Folschviller, Centre social Mosaïque à Hombourg-Haut, Centre socioculturel de Sarreguemines, Centre social Saint-Gabriel à Marseille, Centre social Georges Brassens à Creil,

Observatoire régional de l'intégration et de la ville (ORIV), Citoyens et Territoires Grand Est, Profession Banlieue, Pôle ressource Ville et développement social du Val d'Oise, Trajectoire Ressources, Espace picard pour l'intégration,

Fédération des centres sociaux et socioculturels du Bas-Rhin, Fédération de Seine-Saint-Denis, Fédération du Val d'Oise, Fédération de Paris, Fédération de Moselle, Union des centres sociaux de Lorraine,

... à Catherine Foret qui, dans un grand respect de l'esprit de la démarche et depuis le début de cette belle aventure, nous prête sa plume,

... et au Commissariat général à l'égalité des territoires pour son soutien.

SOMMAIRE

Préface	5
Avant-propos	7
Comment j'ai pris ma place	11
Avant, même pour parler avec les autres, j'avais peur	12
On croit qu'on n'est bon à rien, mais non, on est très riche !	13
J'ai vécu un rêve... et ça m'a transformée	13
À 48 ans, j'ai été obligée de rechercher un travail	14
Sans cette aide, je me serais mariée et j'aurais eu des enfants très jeune	15
À l'époque, je voulais détruire la société, aujourd'hui, je construis	17
Ce concours, c'est pour montrer aux gens qu'on peut faire quelque chose dans la vie	18
Le déclic des belles rencontres	19
Ma voisine, le postier, la directrice de l'école...	20
De l'importance du "facteur humain"	22
Équipements publics et tissu associatif : un terreau propice	25
Héros du quotidien, quel est votre secret ?	29
Le goût des autres	30
On m'a aidé, aujourd'hui c'est moi qui aide	32
On a hérité de valeurs que l'on veut transmettre	35
Le quartier, on le connaît par cœur	39
J'ai toujours été indignée par les injustices de ce monde	44
Les voies de l'alchimie	47
Accorder sa confiance, pour provoquer la confiance en retour	48
Être à l'écoute	52
Donner. De son temps, un toit, de l'argent...	54
Ne pas hésiter à "sortir du cadre"	57
Orienter, conseiller, partager son savoir	59
Encourager et accompagner, plutôt qu'assister	65
Faire voir du pays et offrir du plaisir	70
Quels relais militants et institutionnels ?	75
Quand on aide autrui, on s'aide soi-même	77
Mais il y a beaucoup de barrières	80
Reconnaître la relève et s'unir, pour décupler nos forces	85
Regard des professionnels	89
Tisseurs de confiance	91
Six propositions...	93
ANNEXES : Fiches d'identité des quartiers mobilisés	99

PRÉFACE

Ce qu'on lira dans cet ouvrage n'est pas un livre de recettes, un catalogue de miracles. Mais le récit de personnes qui ont pu échapper au sort que leur "assignation" dans un quartier populaire rendait probable, en raison de la pauvreté, du désamour de soi, de la solitude, de l'amertume. Elles nous disent, ces personnes, comment elles sont passées à autre chose dans leur existence, comment elles ont mis le bonheur dans leur vie. Des histoires de passé dépassé ; de passages, et de passeurs. De l'ordinaire du malheur devenu, à la force du poignet, de l'extraordinaire c'est-à-dire de l'ordinaire du bien-être. Ces histoires en mouvement nous apportent trois enseignements.

Ceux qui témoignent ici des changements de leur vie peuvent dire, mieux que personne, à ceux qui traînent après eux les lourdeurs de leur condition, que rien n'est définitif, que rien n'est irréversible. Le destin se renverse ; le sort se construit. À ces enfants désorientés par des apprentissages insurmontables, à ces adultes honteux de n'être pas comme les autres, il faut dire, contrairement aux idéologues, aux donneurs de conseils, aux experts de tout poil, aux médias simplistes, aux observateurs à la va-vite que le bonheur de la « vraie vie » est à leur portée. C'est-à-dire la dignité, le respect de soi et des autres, l'adhésion à des valeurs partagées.

Le deuxième enseignement s'adresse aux "passeurs". Ils sont nombreux, ceux que le rapport découvre instruments du cheminement d'autrui. Mais ils sont bien modestes et surtout souvent peu conscients des effets de leur regard bienveillant sur ceux qu'ils rencontrent. Beaucoup même diraient qu'ils n'y sont pour rien. J'ai toujours cru, qu'en matière sociale, l'échec est souvent bruyant et qu'il existe une forte propension, surtout de ceux qui ne font rien, à en rechercher ses causes ; mais la réussite est souvent silencieuse. Pourtant, il faut en convaincre ces militants qui en ont été les instruments imaginatifs et constants. Chez ceux-là, l'irrésolution de l'État et des collectivités publiques à l'égard des quartiers déshérités a suscité beaucoup de découragement et de déception. Beaucoup se sont interrogés ; d'autres ont renoncé. Ce que livre ce rapport est un encouragement concret et une réponse aux interrogations. Les valeurs de fraternité n'ont rien perdu de leur actualité, le militantisme est utile, l'engagement n'est jamais perdu. Le rapport qu'on va lire est une incitation à être et à faire.

Reste le rôle, précisément, des institutions publiques. Le troisième enseignement du rapport est qu'elles apparaissent bien peu dans l'infléchissement des trajectoires sociales. Certes, on trouve des agents publics qui ont joué un rôle décisif, tel cet admirable fonctionnaire de la poste du Haut-du-Lièvre. Chacun de nous en a rencontré, de ces agents de l'ANPE (Pôle emploi), de ces professeurs, de ces fonctionnaires de police, de ces assistants sociaux... Mais beaucoup agissaient en franc-tireur, malgré les pesanteurs de leur administration, dans l'ignorance souvent qu'ils n'étaient pas seuls à agir. Des politiques ont été conçues ; des administrations ont été adaptées. Creil escapade n'est pas la seule chance qui ait été donnée aux collégiens d'aller à l'étranger. Mais les institutions ne se sont pas suffisamment transformées pour que, d'une part, chaque agent puisse être outil de transformation sociale et pour que, d'autre part, chaque personne déshéritée puisse se reconnaître en elles.

À l'État et aux collectivités territoriales, ce rapport doit donner envie de peser l'ampleur de leurs efforts et de mesurer ce qu'il leur reste encore à accomplir. Cette analyse est, dans la France d'aujourd'hui, beaucoup plus nécessaire que les discours mille fois ressassés sur la peur et la sécurité.

Jean-Marie Delarue

Ancien délégué à la ville et au développement social urbain

AVANT-PROPOS

Depuis 2011, la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville, association des directeurs des centres de ressources politique de la ville, ont engagé une démarche de coopération pour favoriser le dialogue entre les professionnels de leurs structures et les habitants autour de “l’état des quartiers”. Cette collaboration a permis l’édition de deux rapports biennaux dont l’enjeu premier et essentiel était de “faire entendre” les territoires de la politique de la ville et d’interpeller les décideurs des politiques publiques sur les situations vécues par les habitants. C’est dans cet esprit que les deux premiers rapports ont été publiés.

- *On voudrait entendre crier toutes les voix de nos cités* (septembre 2012)

- *Ils ne savent pas ce qu’on pense...* (octobre 2014)

À peine trois mois après la publication du 2^e rapport, la France était secouée par les attentats contre Charlie hebdo. Au-delà de leur condamnation, bien évidente pour tous, il devenait encore plus important de lutter contre la stigmatisation des quartiers populaires et de leurs habitants, plus que jamais renvoyés à une image dégradante. Comment faire entendre que les habitants de ces quartiers ne sont pas le problème, mais une partie de la solution ? Comment les acteurs de terrain, centres sociaux ou professionnels de la politique de la ville, peuvent-ils accompagner les habitants à prendre la parole face cette stigmatisation grandissante des quartiers, mais aussi pour dire “leurs vérités” de ce qui s’y vit ?

Les quartiers populaires porteurs de ressources

Très vite a émergé l’idée de consacrer ce troisième rapport à tout ce qui, dans ces quartiers, va à l’encontre des idées reçues. À toutes ces ressources dont ils sont riches et dont on parle si peu, et si rarement... On le sait depuis longtemps, les quartiers sont porteurs de ressources : leurs habitants, bien sûr, mais aussi toutes ces personnes qui y agissent au quotidien, dans toute leur diversité (responsables associatifs, culturels, adultes-relais, figures militantes locales, certains commerçants, etc.).

Des ressources qui peuvent contredire cette espèce de fatalisme qui pèse sur les quartiers populaires, présentés presque exclusivement comme des lieux d’échec dont il faudrait partir au plus vite pour gagner un avenir meilleur.

Aussi, le pari de ce rapport était-il de mettre en évidence ce qui fait levier dans les quartiers en donnant la parole aussi bien à des habitants qui y ont grandi et fait des rencontres qui leur ont permis de modifier un chemin qui semblait tout tracé, qu’à toutes ces personnes qui leur ont donné confiance et ont marqué leur parcours.

Ces personnes, nous avons choisi de les appeler des “passeurs” : passeurs de paroles, passeurs de relations, passeurs de culture, passeurs de confiance, passeurs entre les personnes et les institutions... De manière plus ou moins informelle, ils facilitent ce passage entre le “dedans” des quartiers, avec toutes leurs difficultés économiques, sociales et urbaines qu’on ne peut occulter et qui ont été largement exprimées dans le premier rapport, et le “dehors”, ce monde qui semble si inaccessible aux jeunes rencontrés dans le cadre du deuxième rapport. Passage également entre un vécu qui semble déjà tracé, prévisible et de nouvelles voies possibles, qu’elles se construisent hors du quartier ou dans le quartier.

Qui sont ces passeurs ? Agissent-ils de manière isolée ou au sein de collectifs ? Ont-ils des engagements militants, associatifs ou syndicaux par exemple, qui leur donneraient confiance dans la capacité de chacun à transformer le quotidien et les prédisposeraient ainsi à remplir ce rôle ?

Habitent-ils le quartier ? L'ont-ils habité avant ? Ont-ils conscience du rôle qu'ils jouent pour le quartier et ses habitants ?

En quoi ces passeurs permettent-ils de faire société dans une France qui, en dépit de discours trop souvent stigmatisants, est riche de sa multiculturalité ? En quoi favorisent-ils le vivre ensemble et les liens entre les personnes ? Qu'est-ce qui fait qu'ils sont devenus passeurs ? En quoi les pouvoirs publics peuvent-ils freiner l'émergence de ces engagements ou, au contraire, les soutenir ?

Que nous apprennent les personnes rencontrées sur ce rôle de passeur ? S'agit-il d'être un point d'ancrage pour le quartier, proche des habitants ? Un passeur de seuils qui permet à des personnes d'avancer, de dépasser les points de blocage, de les contourner ? Un passeur de valeurs, d'une parole forte, qui va transmettre... ? Est-ce un passeur de frontières, un passionné qui emmène les personnes ailleurs, au-delà de leurs frontières géographiques ou culturelles ?

Comment recueillir cette parole ?

Toutes nos interrogations ont eu une incidence sur la méthode d'élaboration de ce rapport. Nous voulions poursuivre la démarche "paroles d'habitants des quartiers" pour montrer qu'au-delà des individus, ce sont des groupes, des collectifs qui prennent sens. Nous ne voulions pas seulement rendre compte du vécu et de l'initiative de passeurs, au risque de faire un rapport centré sur des individualités. Comment réussir à montrer les dynamiques collectives à l'œuvre dans les quartiers ?

Aussi, ce troisième rapport a-t-il nécessité de nombreuses discussions entre les professionnels des centres sociaux et ceux de la politique de la ville pour préciser leurs questionnements, définir des critères pour repérer les participants à la démarche – habitants et passeurs – et échanger sur des méthodes d'animation des rencontres, permettant d'articuler des récits de vie à des échanges plus collectifs autour du quartier et de ses ressources.

Ce travail d'approche du sujet était essentiel pour mettre en œuvre la démarche. Elle s'est organisée selon des modalités et sur des temps différents selon les lieux : animation collective avec un groupe d'habitants du quartier pour tenter de repérer les personnes ou les actions qui ont ou ont eu un rôle déterminant pour eux ; entretiens, individuels ou collectifs, avec les personnes citées ; rencontre avec l'ensemble des personnes sollicitées, dans l'idée de revenir sur les différents échanges et de faire remonter un message positif, voire des propositions aux pouvoirs publics afin de sortir des images misérabilistes et trop souvent négatives des habitants des quartiers et de les considérer comme une partie de la solution.

Une parole issue des quartiers populaires

Les personnes qui s'expriment dans ce rapport vivent ou agissent toutes dans des quartiers de la politique de la ville. Ceux-ci n'ont pas été choisis parce qu'ils seraient représentatifs ou parce qu'ils témoigneraient d'une quelconque exhaustivité : la démarche s'est construite, comme pour les deux premiers rapports, sur le volontariat de centres sociaux ou de centres de ressources politique de la ville.

Ces territoires appartiennent à l'Île-de-France (Neuilly-sur-Marne, Éragny-sur-Oise et Garges-lès-Gonesse, Paris XIII^e), la Bourgogne Franche-Comté (9 sites de Montbéliard agglomération), la Picardie (Creil), la Lorraine (Nancy, Sarreguemines, Folschwiller, Hombourg-Haut), l'Alsace (Lingolsheim), la Provence-Alpes-Côte d'Azur (Marseille, quartier Saint-Gabriel Bon Secours). Au total, les vingt structures qui se sont engagées dans la démarche sont toutes situées sur des territoires signataires d'un contrat de ville ou bénéficiant d'une opération de rénovation urbaine : deux quartiers de moins de 1 000 habitants sont des quartiers dits en "veille active" (Champerriet

et La Montagne, dans l'agglomération de Montbéliard), les autres étant des quartiers prioritaires de la politique de la ville.

Tous ces quartiers présentent une forte homogénéité en termes de caractéristiques sociodémographiques : jeunesse de la population, niveau de ressources, de formation¹.

- Ce sont des quartiers "jeunes" puisqu'en moyenne 25% de leur population a moins de 15 ans contre 17,5% au niveau national, avec des écarts significatifs entre ces vingt quartiers puisque ceux de Sochaux ou de Paris comptent 16% de jeunes de moins de 15 ans alors que ceux de Seine-Saint-Denis, du Val-d'Oise ou de Creil en comptent près de 30%.
- Ce sont des quartiers dont, en moyenne, 71% de la population n'a aucun diplôme ou un diplôme de niveau inférieur au Bac (contre 56% au niveau national). Là encore, les écarts sont significatifs entre les sites de Lorraine qui présentent un score de 85% et les sites de l'agglomération du Pays de Montbéliard.
- Ce sont des quartiers dont les revenus disponibles atteignent, en moyenne, 1 060 € par mois par unité de consommation. Dans les revenus disponibles sont pris en compte tous types de revenus : les revenus d'activités (60%) et les prestations sociales (20%), les autres revenus étant essentiellement les pensions et retraites. Les revenus sont donc très faibles et le taux de pauvreté en 2012 (soit moins de 1 006 € par mois) atteignait 42% de la population de ces différents quartiers.
- Ce sont, enfin, des quartiers fortement touchés par le chômage puisque la part des ménages concernés par au moins une allocation chômage en 2011 est en moyenne de 28%. Elle n'était que de 20% en 2009.

Mais cette présentation quelque peu uniforme et à charge des territoires qui sont à la source de ce rapport ne saurait en aucun cas rendre compte de leur diversité et occulter la vie – et la vitalité – dont ne rendent jamais compte les statistiques.

Comme le disait Jean-Marie Delarue, « *il me semble que [les quartiers] sont victimes aujourd'hui de la force des images qui leur collent à la peau alors que la réalité ne révèle que des histoires et des géographies différentes, des humains, des hommes, des femmes... ayant chacun et chacune leur personnalité... La réduction des cités à quelques clichés qui sont toujours les mêmes constitue une première violence à l'attention de ceux qui les habitent, de les considérer comme interchangeables ou comme passe-partout. Heureusement, les quartiers ne se réduisent pas à ces quelques clichés-là et il faut saluer leur diversité et en tenir compte.*² »

C'est à l'écoute de cette diversité, de cette parole plurielle, parfois contradictoire mais toujours bienveillante, que ce rapport vous invite.

C'est aussi à l'écoute de cette réalité, de ces ressources, qu'il nous faut penser ou accompagner (selon la place que nous occupons) les politiques publiques afin que les actions menées viennent en renforcer les atouts et non les freiner, voire les rendre inefficients au risque de créer de la désespérance ! Regarder différemment ces quartiers, ceux qui y habitent et ceux qui y travaillent, c'est le défi auquel nous sommes confrontés !

Bonne lecture.

¹ Dans un souci de cohérence des informations, toutes les données présentées sont issues du SIG Ville et datent de 2011 / 2012

² In : Jean-Marie Delarue, *La politique de la ville, une partition inachevée, Profession Banlieue, 2003.*



**COMMENT
J'AI PRIS**

MA PLACE



« J'habite le quartier, j'ai grandi ici, et maintenant, je suis ingénieur à la SNCF. »

GARGES-LÈS-GONESSE

 25 ans

Avant, même pour parler avec les autres, j'avais peur

« Avant, je ne sortais pas, j'avais les enfants, ils étaient petits, je les gardais. Je ne faisais que le nécessaire : faire des courses, aller au marché, et après : tout le temps à la maison. C'était la routine. À tel point qu'à un moment, j'ai fait une dépression. Même pour parler avec les autres, j'avais peur parce que je ne parle pas bien le français. Et je sentais que si je parlais, ils allaient se moquer de moi. (...) Ça faisait des années que j'amenaient mes enfants à la Halte Jeux, au centre social. Un jour, j'ai rencontré S. à la porte. Elle m'a dit : "Il y a des ateliers, il y a des sorties..." Et dès le premier jour aux ateliers, ça a tout changé. J'ai trouvé ce moment pour moi, pour faire des trucs que j'aime bien. Maintenant, je suis bénévole au centre et presque tout le temps là. Je dirige l'atelier création. Mon mari me dit : "Le ménage n'est plus fait !" Un jour, il va me mettre dehors ! Mais quand même, on sent qu'on fait quelque chose d'intéressant... » (Neuilly-sur-Marne, F. 39 ans)

Habiter une cité, un quartier populaire, en France aujourd'hui, est-ce être condamné à un itinéraire tracé d'avance, à un destin écrasant, dont on ne pourrait s'arracher autrement qu'en quittant les lieux ? Faudrait-il renoncer à tout ce qui nous attache à ce territoire de vie, aux multiples liens qui nous ont nourris et qui ont fait de nous ce que nous sommes, pour « devenir quelqu'un » ? Un certain discours semble l'affirmer, qui décrit à l'envi ces quartiers comme des lieux d'échec et se complait dans le tableau noir de tout ce qui y fonctionne mal. Voir les choses ainsi, c'est se donner peu de chance de les changer, sinon par la solution radicale de la démolition. Raser les quartiers, les faire disparaître du paysage, en imaginant que les problèmes — et pourquoi pas le peuple — disparaîtront du même coup.

Ceux qui y vivent dénoncent sans relâche cette vision négative que les médias, mais aussi certains professionnels et responsables politiques livrent de leur quartier : « On ne parle que de ce qui ne va pas », déplorent-ils depuis des années. « On ne montre que les voitures qui brûlent... » « Les médias entretiennent cette mauvaise réputation qui nous colle à la peau. » « Alors que nos quartiers sont tellement riches ! » D'une richesse humaine qui fait défaut sur bien d'autres territoires de vie...

« Il y a de la valeur dans les quartiers, je vous assure, il y a de la valeur ! »

LINGOLSHEIM

 38 ans

Prenant au mot tous ceux qui, sans être naïfs, sans nier les difficultés à vivre ensemble, luttent pour changer les choses ici et maintenant, nous sommes partis voir ce qu'il en était de cette autre réalité des quartiers. Quelle est exactement cette richesse dont parlent de si nombreux habitants ? Est-ce seulement de la convivialité, de la chaleur humaine, qui aide à supporter l'adversité ? Des pratiques "spontanées" de solidarité, liées aux mondes populaires ? Ou bien peut-on y voir davantage ? Des ressources, des compétences, des savoir-faire, sur lesquels il serait possible de s'appuyer pour construire collectivement des solutions face aux inégalités et aux injustices sociales qui divisent notre société ?

On croit qu'on n'est bon à rien, mais non, on est très riche !

« Avant, on m'appelait la muette. Vous voyez, j'ai rattrapé ! Je ne suis plus muette, au contraire. J'ai eu un parcours difficile, très, très difficile, tellement que je ne veux pas en parler. Mais j'aime la vie. Aujourd'hui, j'ai trois enfants, je me sens bien... J'ai toujours 20 ans ! Et maintenant, ce qui m'importe, c'est de faire des actions. J'aide les réfugiés politiques. Je vois comment ils vivent..., c'est trop difficile. (...) C'est pour ça que je ne veux plus perdre mon temps. On n'a plus le temps de faire n'importe quoi, de dire n'importe quoi. Je veux dire... qu'il faut avoir de l'espoir. On croit qu'on n'est bon à rien, qu'on n'est pas capable, parce qu'on a eu des échecs scolaires. Non, non, on est très riche, on est très curieux, et quand on est curieux, on apprend. Il ne faut pas baisser les bras. Quand on a la volonté et l'envie, il n'y a pas de problème, on passe partout ! » (Marseille, F. 56 ans)

« Il y a des gens du quartier, au jour d'aujourd'hui, qui sont à Polytechnique », témoigne de son côté un homme de 38 ans dont l'immeuble, dans l'ancienne cité des Hirondelles à Lingolsheim, a été démoli. Élu depuis au conseil municipal de cette commune de l'Eurométropole de Strasbourg, qui compte près de 20 000 habitants et où la rénovation urbaine bat son plein, il cite le cas d'un couple de ses amis qui ont eux aussi habité le grand ensemble des années 1970, aujourd'hui presque entièrement rasé : « Ils ont eu deux filles : l'une a un doctorat en pétrochimie et la deuxième est docteure en physique nucléaire ! Donc, on peut réussir, tout dépend comment on se positionne. »

« Je voulais m'en sortir et être heureuse. Ce n'est pas parce que j'ai eu un mauvais passage... Je veux vivre ma vie, maintenant ! »

MARSEILLE

 50 ans

Formidable, a-t-on envie de dire ! Mais est-ce que ce ne sont pas là de rares exceptions ? Et sinon, que dire de ces trajectoires exemplaires ? Comment expliquer ces petits miracles, là où se dressent a priori tant d'obstacles ? Dans ces quartiers où l'on n'a pas les moyens de voyager, d'aller facilement au-devant d'autres milieux ; sur ces territoires où l'on se sent souvent enfermés, victimes de ségrégation ou de racisme institutionnel ; où l'échec scolaire et la précarité sont le lot de trop nombreuses familles... Qu'est-ce qui fait que Fatiha, Nordine, Nathalie, Anna, Kamel et tant d'autres de ceux qui témoignent dans cet ouvrage ont réussi à franchir les barrières qui obstruaient leur chemin ?

J'ai vécu un rêve... et ça m'a transformée

« S'il n'y avait pas eu Creil Escapade, je n'aurais pas pu aller en vacances. Et quand on ne part pas en vacances, on rêve... Moi, c'était quitter la France : j'en rêvais ! Et un jour, je suis partie avec des élèves de mon collège, trois semaines en Grèce. Puis une autre fois, à Venise, en Italie. Très joli, Venise. On portait en train, depuis la gare de Creil, avec nos gamelles, nos bouteilles de gaz, les tentes, les boîtes de conserve... Pour dormir, dans le train, ce n'était pas terrible. On portait pas mal de choses dans nos sacs. Mais on était toujours contents ! (...) C'est bien, parce qu'on se découvre différemment que dans le milieu scolaire. Et on découvre des choses qu'on ne connaît pas, même sur notre propre personne. Je ne savais pas que je pouvais vivre en communauté, par exemple. C'est dur de vivre avec cinquante personnes pendant trois semaines les uns sur les autres. Et en plus, on était gamins : à 17 ans, on s'énerve pour rien, il y a des hauts et des bas... Mais

c'était une belle expérience. Ça m'a appris à être plus ouverte. On ne se juge pas, on n'est pas jugé, on s'écoute. (...) Ça nous a permis aussi de respecter les autres. Parce qu'il y a des grandes personnes qui ne sont pas des parents. À l'époque, je ne respectais pas ma maman, ça m'a ouvert les yeux par rapport à ça. Et puis on découvre des paysages à couper le souffle. Beaucoup de vieilles pierres, beaucoup de marches ! C'est vraiment une autre vie. C'est apprendre à vivre ensemble, à s'aider, à s'unir : ça fait grandir. (...) J'ai vécu un rêve, même si on n'était pas dans un hôtel cinq étoiles et si ce n'était pas toujours facile. Et ça m'a complètement calmée. J'étais une fille très turbulente, je ne travaillais pas à l'école. Je suis partie, et puis après, je suis restée six trimestres première de ma classe ! Ce doit être l'air de la Grèce qui m'a rendue meilleure ! Je suis revenue de là-bas, déjà, toute bronzée, mais aussi transformée mentalement. » (Creil, F. 24 ans)

Pour mieux saisir ce qui manifestement ne relève pas du hasard, nous avons écouté des femmes et des hommes raconter leur vie, et plus précisément les « passages » qui les ont transformés. À plusieurs, ou chacun de son côté, les unes et les autres ont expliqué comment ils ont, à un moment donné, changé de cap. Comment ils ont découvert de nouveaux horizons, pris leur vie en main et, finalement, fait mentir l'idée de fatalité.

Parce qu'on est né dans les quartiers Nord de Marseille, dans une cité de Creil ou dans la banlieue de Nancy ; parce qu'on n'a pas réussi à l'école ou que l'on parle mal le français ; parce qu'on a traversé des épreuves qui vous ont mis à terre..., on devrait renoncer à avancer, désespérer de réussir sa vie ? « Non, non et non ! », se sont insurgés celles et ceux qui ont participé à l'aventure de cet ouvrage. On peut rebondir. La preuve : nous l'avons fait. Et nous allons vous expliquer comment.

À 48 ans, j'ai été obligée de rechercher un travail

« Je suis arrivée dans le quartier en 1961. J'avais 23 ans, je ne savais pas parler le français. Seulement l'italien. Donc, très difficile quand je me suis installée. Mon mari était mineur, on est venus d'Italie directement : voyage de noces à Folschviller ! Heureusement, j'ai eu de bons voisins français qui m'ont tout de suite acceptée. J'ai commencé à parler le français, j'ai appris à me débrouiller toute seule. Ensuite, la famille s'est agrandie : j'ai eu trois enfants. Ils allaient à l'école, la dame m'aidait pour les dictées... Et puis, à 48 ans, j'ai eu le malheur que mon mari tombe malade. J'ai été obligée de rechercher un travail. C'est comme ça que je suis arrivée à la résidence pour personnes âgées. Je faisais le gardiennage, 24 heures sur 24. Là, j'ai appris à me débrouiller avec les gens..., des choses que je ne savais pas. Les personnes âgées, c'est formidable ! Parce que vous leur servez, mais elles vous apprennent aussi beaucoup de choses. (...) J'ai pris en main le bénévolat, pour organiser des activités qui n'existaient pas dans la résidence. On fait des animations, des sorties, des rencontres avec les enfants des écoles, avec l'école de musique... J'ai travaillé jusqu'à 65 ans, parce que je n'avais pas assez de trimestres. Et après la retraite, j'ai continué jusqu'à aujourd'hui, bénévolement : j'ai 77 ans et j'y suis encore ! » (Folschviller, F. 77 ans)

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, il n'a pas été difficile de rassembler tous ces témoignages. Il suffit de prêter attention et de laisser s'exprimer les uns et les autres pour voir surgir ces histoires stimulantes qui décrivent la réalité des quartiers tout autant que la litanie des faits divers dont nous abreuvons certains médias.

Partout, les exemples abondent de ces vies investies, de ces trajectoires infléchies, de ces seuils où le chemin qui se dessinait devant nous, qui semblait si morne, dangereux, bouché... s'est soudain ouvert, nous a emportés vers un autre versant de la vie. Cela est parfois arrivé dans l'enfance et, d'autres fois, à un âge avancé ; des femmes l'ont vécu tout comme des hommes ; certains qui avaient charge de famille et d'autres sans enfants. Des jeunes révoltés, mal partis..., et des personnes timides, qui se pensaient invisibles, inintéressantes, sans aucune chance de s'en sortir. Tous ont accédé, un jour, à une liberté qui leur semblait improbable, à un pouvoir nouveau sur leur propre vie.

« Il y a eu une coupure dans ma vie. Et un jour, j'ai rencontré Culture du Cœur. À force d'être bénéficiaire, je suis devenu bénévole... »

PARIS

 63 ans

Sans cette aide, je me serais mariée et j'aurais eu des enfants très jeune

« Je suis arrivée en France à dix ans, en 1979, et j'ai d'abord été à l'école avec des enfants de six ans. Nous venions du Maroc suite au regroupement familial. Lorsque je suis arrivée en CM1, Monsieur M. [à l'époque instituteur et directeur d'école, aujourd'hui écrivain public bénévole] a fait en sorte que je puisse faire deux classes en un an, pour pouvoir intégrer une sixième normale. Un jour, il m'a dit qu'au lieu de rester en CM1, j'allais passer en CM2. (...) Ensuite, je suis allée faire mes études à Dijon. Je me devais encore plus de réussir, parce qu'il avait cru en moi : je ne voulais pas décevoir mon instituteur, mes parents... et moi-même par la même occasion. (...) Je n'ai pas trouvé de travail tout de suite. Je suis revenue ici en tant que bénévole pour aider les enfants à faire leurs devoirs au sein d'une association. Et aujourd'hui, je suis directrice d'une MJC. Ce qui m'a toujours intéressée, c'est l'entraide. Je m'efforce au quotidien de donner moi aussi des coups de pouce aux jeunes, parce que j'ai conscience que sans l'aide de Monsieur M., j'aurais été dans une filière professionnelle. Oui, j'aurais sûrement suivi cette voie... Les familles marocaines étant très conservatrices à l'époque, si je n'avais pas eu cette aide, je me serais mariée et j'aurais eu des enfants très jeune. Alors que ce n'était pas ce que je voyais pour mon avenir proche. » (Audincourt, F. 47 ans)

Pour comprendre où s'enracinent ces trajectoires d'émancipation et jeter la lumière sur l'énergie qui anime ces quartiers que l'on dit difficiles, il faut "changer de focale", comme on dit en photographie : zoomer sur des indices que chacun va chercher au plus intime de sa mémoire et qui apparaissent, avec le recul, comme les déclics qui ont tout changé. Des situations, des vécus, des secrets parfois, longtemps restés enfouis, qui ont ébranlé les personnes, affaiblissant leurs convictions sur les autres, sur la société, sur elles-mêmes (« *Je suis nulle, je n'y arriverai jamais* »). Ce n'est pas qu'il y avait quelque chose à cacher, c'est plutôt que cela n'intéressait personne, nous ont expliqué celles et ceux qui participaient à nos rencontres. Que nos histoires de vie, nos destins individuels, dans ces quartiers en marge, sont rarement perçus comme une source de savoir, sur laquelle les politiques publiques devraient s'appuyer.

« Moi, ça fait des années que je vis des choses folles, des rencontres, des amitiés, mais je ne le dis jamais. Là, vous nous donnez l'occasion de parler, j'en profite ! »

ÉRAGNY-SUR-OISE

 50 ans

Il y a pourtant beaucoup à apprendre d'une telle démarche qui, sur chacun des sites où nous l'avons engagée, faisait le pari d'allier expression individuelle et construction d'une réflexion collective. D'abord, à l'évidence, le fait d'avoir la parole pour se raconter en tant qu'individu, échanger avec d'autres sur des moments-clefs de sa propre vie, permet de faire retour sur soi, de prendre la mesure du chemin parcouru. Et donc de s'approprier encore mieux son parcours. Les occasions ne sont pas si nombreuses, après tout, de parler de soi publiquement..., en sachant que nos mots se retrouveront dans un livre. Dire "je", dans ces conditions, c'est devenir encore plus acteur de sa propre vie. Certains l'ont dit clairement.

Ensuite, le fait de partager ces récits, de leur donner de la visibilité, c'est affirmer l'importance collective de ce vécu, c'est considérer que tous ces actes individuels, additionnés les uns aux autres, font sens : ils donnent à voir la part de mobilité sociale qui est en acte dans ces quartiers pensés comme lieux d'assignation. Il ne s'agit pas, ce faisant, de nier les difficultés vécues par leurs habitants, mais de mettre en évidence les "solutions gagnantes" qui sont inventées un peu partout pour briser l'étau de la précarité et soulever le poids des préjugés. On verra au fil de l'ouvrage comment, à partir de tous ces "je", se dessinent des pistes d'action, des enseignements qui pourraient changer la manière dont les uns et les autres, acteurs privés, réseaux associatifs et institutions publiques, agissent sur ces territoires.

À l'époque, je voulais détruire la société, aujourd'hui, je construis

« J'ai grandi à la Busserine, et j'y suis né. Ça veut dire que j'ai grandi avec les voleurs, les dealers, les escrocs, mais aussi avec des gens bien. Il y avait avec nous des Italiens, des Juifs, des Arméniens, des Libanais, des boat people, des Cambodgiens chassés de leur pays et arrivés dans les années 80. Moi, comme tous les jeunes, j'en voulais à la société, je n'aimais pas les vieux, les adultes avec leur morale à trois francs. Et donc, j'étais un peu révolté. Je n'aimais pas l'école, en plus. J'ai passé mon BAFA, comme presque tous à l'époque : c'était la mode. Et j'ai été animateur au Centre social Saint-Gabriel. Là, on est tombés sur des personnes qui avaient la tête dure ! Qui ne nous laissaient pas faire ce qu'on voulait, qui nous montraient que la vie, c'était autre chose : ce n'était pas que tchatcher dans son coin. Donc, on a eu ce soutien et cet accompagnement à l'époque. Ensuite..., la plupart de mes collègues ont commencé à goûter aux Baumettes. Moi, j'ai quand même eu mon brevet des collèges, mais je ne savais pas quoi faire. Je suis passé en enseignement général, j'avais un très bon niveau, mais on m'a jeté à La Floride : électrotechnicien. Ça ne m'a pas plu. Mon père voulait m'arracher la tête ! "Il faut que tu fasses quelque chose de ta vie, je ne veux pas que tu te réveilles comme ça tous les jours !" (...) Et puis un jour, j'ai eu l'opportunité de voir une compagnie de théâtre, qui est arrivée à l'espace culturel : le Théâtre de l'Opprimé. À vrai dire, je suis venu juste pour voir s'il y avait à manger, à boire... et des gadjis à brancher. Mais à la fin, j'ai discuté avec les comédiens..., c'était trop beau ! J'allais dans les loges, ils se changeaient, ils avaient les costumes..., ça m'a fait un flash ! Déjà, je faisais rire à l'école, j'emboucanais un peu tout le monde. (...) Du coup, j'ai fait une formation de théâtre : à 18 ans, je suis parti à Paris. Et ça a changé ma conception de la vie. À l'époque, j'étais révolutionnaire. Quand j'étais livré à moi-même, dans le quartier, je me disais : "Qu'est-ce que je peux faire ? Je peux braquer une banque, je peux faire sauter le Trésor public ?" Mais quand j'ai connu le théâtre... Je me suis dit qu'on pouvait se battre, mais avec une autre philosophie. Pour être auteur de sa vie : c'est moi qui vais écrire. Je me suis donné les moyens, je me suis formé, j'ai lu des bouquins. Moi qui détestais lire, je me suis forcé, j'ai lu Marguerite Duras, Stanislavski, Nietzsche, de quoi comprendre un peu Spinoza, beaucoup de sociologie... Je suis parti à Paris, à Lyon, dans toutes les villes. Apprendre, apprendre..., tout ce qui existe dans notre société pour améliorer les choses. J'ai fait des formations de gestion en ressources humaines : comment je me comporte dans une réunion, comment je me sens, qu'est-ce que je projette ? Tout un travail sur moi-même, qui a fait que j'ai changé d'armes. J'ai toujours le lance-roquettes, mais c'est du théâtre, c'est des phrases, c'est raconter la vie comme elle est : la joie, la gaieté, mais aussi les peines, essayer de construire ensemble. Aujourd'hui, je suis directeur de ma structure, je vais parler avec des sénateurs, des maires, la police, des responsables de la PJJ. J'ai bossé aux Baumettes, j'ai travaillé dans des grandes entreprises comme EDF, France Télécom, La Poste... À l'époque, je voulais détruire la société, aujourd'hui, je construis. Je suis de l'autre côté : je construis, et je transmets. » (Marseille, H.47 ans)

Certes, les obstacles sont nombreux sur le chemin qui conduit chacun à trouver sa voie, à se réaliser ou, comme l'on dit, à "faire quelque chose de sa vie". C'est un challenge pour tout le monde, mais encore plus pour celles et ceux qui ne peuvent pas s'adosser à un capital économique hérité, à des réseaux bien placés, à toutes les armes des puissants ; lorsqu'il faut braver le racisme, le sexisme, les discriminations en tous genres ; faire avec le manque d'argent et assumer l'étiquette d'un quartier à la mauvaise réputation. Comment s'en sortir ? Quelles ressources mettre en œuvre ? Sur qui, sur quoi s'appuyer ? Il n'y a pas de recette magique, évidemment. Mais la diversité des histoires recueillies dans le cadre de nos rencontres montre qu'il existe de nombreuses passerelles permettant de franchir ces caps libérateurs qui, sans conduire forcément à quitter son quartier ou sa ville, amènent à une vie plus maîtrisée. Et que des convergences se dessinent, finalement, d'un cas à l'autre — comme autant de leviers qui ne demandent qu'à être actionnés à plus large échelle.

« Je venais d'avoir douze ans, et j'ai rencontré un éducateur sportif qui m'a passé le virus de la boxe. » VALENTIGNEY

 40 ans

Ce concours, c'est pour montrer aux gens qu'on peut faire quelque chose dans la vie

« Avant, avec A., on n'allait pas à l'école. Pendant longtemps, pendant des trimestres... On restait au quartier. Nos parents n'étaient pas au courant. Mais l'école nous a virés. On traînait, on jouait au foot devant l'Unité Jeunesse... Et un jour, ils nous ont demandé si on voulait travailler. Moi, je ne suis pas trop école, je préfère travailler. On a participé à un chantier éducatif organisé par la mairie, pendant les vacances ; ils nous ont payés en bons. Et finalement, on s'est inscrit en CAP de peinture, applicateur revêtement. On devait trouver un patron, s'inscrire au CFA³, faire des CV, des lettres de motivation et tout. On a appelé des entreprises, mais ils nous disaient tous : on ne prend pas. Finalement, la mairie nous a pris, on a eu de la chance. (...) Et puis notre prof nous a parlé du concours de meilleur apprenti de France. Il nous a dit qu'on avait du talent et que ce serait bien de participer. On s'est dit : pourquoi pas ? Ce concours, c'est pour montrer aux gens qu'on peut faire quelque chose dans la vie. À ceux qui nous sous-estiment. Il y en avait beaucoup. Mais nous, on savait qu'on valait quelque chose. Après le CAP, on fera un Bac pro à Créteil. » (Neuilly-sur-Marne, H. 18 ans)

³ Centre de formation d'apprentis.